

## Lacan et Joyce, une rencontre

Charles-Henri Crochet

En 1918, Lacan, âgé de 17 ans, fait connaissance de Joyce chez Adrienne Monnier. Trois ans plus tard, il assistera à la première lecture de la traduction française d'*Ulysse*. Cinquante-sept ans après sa première rencontre avec Joyce, Lacan ouvre le V<sup>e</sup> *Symposium International James Joyce*. Sa conférence « Joyce le symptôme »<sup>1</sup> en est le nom. « Ce n'est sûrement pas par hasard que j'ai rencontré James Joyce à Paris »<sup>2</sup> précise-t-il, spécifiant que de la contingence nous tressons notre destin parce que nous sommes des êtres parlants et donc parlés. Plongés dans un bain de langage, l'homme de lettre Joyce ne saurait mieux s'y retrouver. La même année en 1975, Lacan donne un séminaire intitulé *Le sinthome*<sup>3</sup>. S'appuyant sur l'art de Joyce, il opère un virage épistémique conséquent pour la psychanalyse. L'écriture de Joyce révèle l'essence même du symptôme. Désignée par Lacan sinthome, racine hellénique du symptôme.

Lacan est touché par la facture joycienne. L'écriture de Joyce attise son attention. Contrairement à Sade, Joyce n'écrit pas en jouant de son fantasme, fenêtre à travers laquelle l'être parlant voit le monde. Cet écran qui interprète le désir de l'Autre est prépondérant dans l'œuvre sadienne. Du côté de chez Sade, cette construction imaginaire est au devant de la scène. Elle est mise en scène. Le sens foisonne, les sens frissonnent. Sade y est englué. Ça tourne en boucle, ça ronronne ou ça râle. Il suffit de lire quelques feuillets de son roman *princeps, Justine ou les malheurs de la vertu* pour comprendre les tenants et les aboutissants de son œuvre. De fait, le Marquis s'attachera, sa vie durant, à réécrire *Justine*...

Le nouage de Joyce est tout autre. La voie empruntée par Joyce ne limite pas son travail d'écriture parce qu'elle imite la structure même du symptôme. Certes, Joyce s'appuie sur Dublin, sa cité<sup>4</sup> et tente de s'éveiller du « cauchemar de l'Histoire »<sup>5</sup> mais il est avant tout mobilisé par un travail sur la lettre. « Il joue dans l'ordre mondain son drame personnel, qui lui-même double celui de la culture irlandaise. »<sup>6</sup> note l'éminent joycien Jacques Aubert. Joyce « ne spéculé pas sur le fantasme, [...] il le défie. Que cela le conduise à défier la grammaire, c'est dans l'ordre. [...] Une littérature qui spéculé sur le symptôme, qui l'imité, est tout autrement constituée que celle qui se fonde sur le fantasme. »<sup>7</sup> indique Jacques-Alain Miller.

Des premiers essais théoriques de Joyce jusqu'à *Finnegans Wake*, Lacan constate « un certain rapport à la parole de plus en plus imposé »<sup>8</sup>. Ces « épiphanies »<sup>9</sup> sortes de gémissements, chuintements, grincements, de la langue qui se fait étrange et étrangère, engage Joyce dans un travail titanesque rigoureux. Il désarticule, décompose, déchire, brise, concasse les langues, la langue anglaise, la phrase, le mot jusqu'à « dissoudre le langage [...] qui fait qu'il n'y a plus d'identité phonatoire. »<sup>10</sup>

De même, Lacan isole un certain dépouillement, un laisser-tomber du corps dont Joyce témoignera. La raclée, véritable passage à tabac, administrée par ses pairs, à qui il ne portera pas « malice »,<sup>11</sup> ne l'affecte pas. Quand le signifiant et le corps se disjoignent, l'imaginaire glisse, « il n'a plus qu'à foutre le camp »<sup>12</sup>. Le maillage orchestré par l'écriture limite cette délitescence.

Qu'est-ce à dire ? Lacan découvre avec intérêt le savoir faire joycien. Joyce tente de déchiffrer son énigme non pas à la lumière d'un pourquoi existentiel, mais d'un comment faire avec ce corps parlant. Sa dimension créative est d'une précision littéralement chirurgicale. Joyce inscrit son art au point même où la fonction symbolique fait défaut. En se voulant un nom, en faisant usage de son nom, Joyce compense « un père radicalement carent »<sup>13</sup>. Père et nom propre sont ici disjoints. « Pour Joyce, la langue n'a pas trouvé à s'ordonner dans le régime du père. Elle s'est mise à bruisser d'échos. C'est là son sinthome, c'est ce dont il a fait un produit de l'art, de son art. Il a accueilli son symptôme pour en faire usage [...] et se faire un nom »<sup>14</sup> note J.-A. Miller. Attelé à un travail vital au pied de la lettre, Joyce soutient son nom propre.

De sa solution sinthomatique réussie, il fait un objet de transmission qui, selon la volonté de Joyce, mobilisera les universitaires et ce pendant trois siècles. Enfin, pour *Finnegans Wake*, Joyce donne de la voix, donne sa voix, transmettant ainsi le précieux de son être, l'*agalma* de son art. Philippe Sollers nous enjoint « d'entendre sa voix »<sup>15</sup>. [...] Déclaration des droits de la liberté d'invention verbale. De sa liberté. De sa souplesse irréductible. Écoutez ça, vous en apprendrez plus en dix minutes qu'en dix ans de lectures. [...] Qu'est-ce qu'on entend là pour la première fois ? La flexibilité ; l'audace ; la multiplicité des rôles, du grave à l'aigu, du chuchoté au presque crié ; la parodie ; la stupéfaction renouvelée que ce soit aussi merveilleux et bête, l'histoire humaine ; l'émotion délicate ; l'imitation du soupir et du soupir du soupir ; la tombée de la nuit et l'écoulement des eaux et du temps ; la ténacité de la vie et la fatigue de la mort ; le grondement des fleuves et le roulement des cailloux de leurs fonds ; le vent dans les feuilles ; le gémissement d'envie enfantin ; la lubricité folle et contenue ; le maniérisme féminin... Flip ! Flep ! Flap ! Flop ! [...] Le récitatif de *Finnegans Wake* lu par Joyce [est] une clef du monde futur. »<sup>16</sup>

<sup>1</sup> Lacan J., « Joyce le symptôme », *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris Seuil, 2005, p. 162.

<sup>2</sup> *Ibid.* p. 163.

<sup>3</sup> Lacan J., *op. cit.*

<sup>4</sup> Aubert J., « Introduction générale », *James Joyce, Œuvres*, Paris, Bibl. de La Pléiade, 1982, t. I, p. XX-XXVI.

<sup>5</sup> Joyce, J. *Ulysse*, in *James Joyce, Œuvres, ibid.*, Paris, La Pléiade, 1995, t. II, p. 38.

<sup>6</sup> Aubert J., *ibid.*, t. I, p. XXXIX.

<sup>7</sup> Analytica 4, *Ornicar ?*, n° 8, Paris, Paris, Navarin, 1977, p. 16-18.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>9</sup> Joyce, *Stephen Hero, Stephen le Héros*, in *James Joyce, Œuvres*, t. I, *op. cit.*, p. 512.

<sup>10</sup> Lacan J., *Le Séminaire, op. cit.*

<sup>11</sup> Joyce J., *Portrait de l'artiste en jeune homme*, in *James Joyce, Œuvres*, t. I, *OP. Cit., op. cit.*, p. 611.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>13</sup> Lacan J., *Le Séminaire, op. cit.*, p. 94.

<sup>14</sup> Miller J.-A., L'Orientation lacanienne, « Pièces détachées » (2004-22005), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de Paris VIII, leçon du 17 novembre 2004, inédit.

<sup>15</sup> Joyce J., « Anna Liviati Plurabelle », *Finnegans wake*, enregistrement audio réalisé pour C. K. Ogden, Londres, août 1929. <http://www.youtube.com/watch?v=k1FcSGDgU8Q>

<sup>16</sup> Sollers Ph., « Comme si le vieil Homère... », *Le Nouvel Observateur*, 6 février 1982.